

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 43 (1898)
Heft: 11

Artikel: Manœuvres du IVme corps d'armée [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337521>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MANŒUVRES DU IV^{me} CORPS D'ARMÉE

(Suite.)

Journée du 12 septembre.

La journée du 12 septembre nous procurera enfin une manœuvre d'ensemble, sur un terrain approprié aux mouvements combinés d'unités importantes. Elle permettra notamment à l'artillerie d'entrer en ligne avec une sécurité qui lui avait été refusée jusqu'alors. Les 9 et 10 septembre, elle n'a pu jouer qu'un rôle des plus effacés, à tel point que ni le colonel Schweizer, le premier jour, ni le colonel Fahrländer, le second, n'ont pu utiliser les six batteries de corps mises à leur disposition. Le 9, ces batteries sont presque toutes restées dans la vallée. Le 10, le signal d'interrompre la manœuvre sonnait au moment où elles s'annoncèrent au divisionnaire. Dans la poursuite, à la reprise de la manœuvre, elles ne furent pour ainsi dire d'aucune utilité.

Aujourd'hui, attribuées par parts égales aux deux chefs de détachements, elles auront l'occasion de prendre leur revanche.

Les 10-11 septembre, au soir, la situation générale était la suivante :

« Le 10 septembre, l'armée du Nord a franchi l'Aar. Toutefois, son aile gauche a été obligée de rétrograder et occupe la ligne Bätterkinden-Röthenbach-Aarwangen.

» En même temps, la IV^e division a battu en retraite dans la direction du nord-ouest.

» L'armée du Sud s'est avancée, de son aile droite, jusqu'à Herzogenbuchsee-Langenthal; son aile gauche est encore à Fraubrunnen.

» La VIII^e division a poursuivi son adversaire jusqu'à Boswyl-Bettwyl. »

Ordre à la IV^{me} division.

Après de vifs engagements, l'aile gauche de notre armée a dû se retirer sur l'Aar, et même, partiellement repasser sur la rive gauche près d'Aarwangen. L'aile droite tient encore vers Bätterkinden-Röthenbach.

Demain, 12 septembre, au matin, je reprendrai l'offensive et m'efforcerai d'occuper de nouveau Langenthal et Herzogenbuchsee.

Maintenez-vous jusqu'à la dernière extrémité vers Sarmenstorf afin de protéger l'aile gauche de l'armée.

Quartier-général de l'armée à Soleure, ce 11 septembre 1898, 8 heures soir.

Le commandant de l'armée du Nord.

Ordre à la VIII^{me} division.

L'aile gauche de l'ennemi a été contrainte de repasser l'Aar aujourd'hui. Son armée occupe la ligne Bätterkinden-Röthenbach-Aarwangen.

Demain matin, 12 septembre, j'attaquerai sur toute la ligne.

Si vous le pouvez, coupez du gros de l'armée ennemie les forces que vous avez devant vous.

Quartier-général de l'armée à Berthoud, ce 11 septembre 1898, 7 heures soir.

Le commandant de l'armée du Sud.

La position, qu'ensuite de l'ordre reçu, a choisi le colonel-divisionnaire Schweizer permet une défense autrement avantageuse que celle occupée l'avant-veille par le colonel-divisionnaire Fahrländer. Située au N.-O. du village de Sarmenstorf, de Sandbühl, à l'extrême gauche, jusqu'au Hölzli, à l'extrême droite, elle fait face aux hauteurs de Bettwyl. Entre elle et ces hauteurs, le ravin, fortement encaissé sur la gauche, va s'élargissant dans la direction du lac de Hallwyl. Devant le centre de la position, le fond de la vallée a quelques centaines de mètres de largeur; devant la droite qui se prolonge en un éperon aux pentes plus douces, qu'interrompt à mi-côte une terrasse de cinq à six cents mètres de portée, le terrain plat s'étale dans la direction de Fahrwangen sur une étendue de deux kilomètres environ.

Au point de vue des approches, la position est le plus immédiatement abordable à sa gauche, vers Sandbühl. L'assailant peut arriver masqué par les bois jusqu'au fond du ravin. Mais là, il se heurte à des pentes abruptes, d'une ascension fatigante, sans la moindre arête où s'accrocher pour reprendre haleine.

Sur le centre, les approches sont entièrement découvertes, et la ligne de crête, pour dominer des inclinaisons moins escarpées, n'en est pas, sous le feu d'un défenseur, beaucoup plus aisément accessible.

Sur la droite enfin, une colonne un tant soit peu habile,

parviendra, se glissant de verger en verger, jusqu'au Hölzli, sans être aucunement aperçue. Dès la lisière du Hölzli, elle devra emporter de haute lutte la première terrasse de l'éperon, puis les pentes, moins inclinées qu'ailleurs, qui conduisent dans la position même.

A première vue, et peut-être à seconde aussi, — affaire d'appréciation, — c'est par là qu'une attaque méthodiquement conduite et vigoureusement appuyée par une artillerie experte, peut le plus facilement enlever la position. C'est une question d'effectifs. Un seul inconvénient : l'assaillant a le lac à dos. Mais le point d'appui solide qu'offre le Hölzli est de nature à compenser le sentiment d'insécurité que peut inspirer cette circonstance.

Le colonel-divisionnaire Schweizer a disposé une brigade en première ligne : 4 bataillons sur le centre et la gauche de la position (colonel-brigadier Roth); 2 bataillons sur la droite (lieutenant-colonel Thormann).

La brigade Heller, réserve générale, occupe une position d'attente au N. de la cote 618. De là, elle peut facilement se porter sur les deux ailes de la position.

Des emplacements de pièces ont été préparés pour quatre batteries sur la droite, au-dessus de l'éperon, front contre Bettwyl, pour deux batteries sur le centre, front contre Bettwyl également, et pour trois batteries près de Sandbühl, front contre Uezwyl.

Les deux divisions disposent pour cette journée de sept batteries chacune. Le directeur de la manœuvre leur a réparti, par parts égales, les six batteries de l'artillerie de corps.

Le colonel-divisionnaire Fahrländer a formé sa division, pour la marche d'approche, en deux colonnes. A droite, la brigade Schlatter, avec le groupe II de l'artillerie de corps, prend depuis Ober-Niesenberg le chemin qui traverse le milieu du bois. A gauche, la brigade von Sprecher, avec le 8^e régiment d'artillerie, marche sur Sarmenstorf en longeant la colline à mi-côte depuis Bettwyl.

A 8 h. 20, le premier coup de canon est tiré depuis la hauteur de Bettwyl par ce régiment, et quelques minutes plus tard, après une mise en batterie déplorable, à la cote 608 à l'ouest de Sarmenstorf, le groupe du 12^e régiment ouvre son feu.

L'infanterie ne tarde pas à entrer en ligne, elle aussi. D'a-

bord le bataillon d'avant-garde de la colonne de droite, qui, avec plus de bravoure que de réflexion, prétend enlever la position à lui tout seul; il est rejoint trois quarts d'heure ou une heure plus tard par les deux autres bataillons du 29^e régiment; à partir de ce moment, l'attaque devant Sandbühl devient plus méthodique.

A l'autre extrémité de la position, depuis le Hölzli, le 32^e régiment brusque aussi un mouvement d'attaque et parvient même à s'établir sur la terrasse de l'éperon. Enfin, sur le centre, mais sans pouvoir cependant donner la main au 32^e régiment, s'avancent les tirailleurs du 30^e.

Cela dure assez longtemps ainsi. Contre l'attaque de la brigade Schlatter, les quatre bataillons du centre et de la gauche se déploient successivement. A la droite, le 32^e régiment est immobilisé par les deux bataillons Thormann que soutiennent les batteries de l'éperon.

Enfin, un peu avant 11 heures, le défenseur se décide à une contre-attaque. Il lance un de ses régiments de réserve à l'extrême droite, prend de flanc le 32^e régiment de l'attaque, l'oblige à abandonner la terrasse de l'éperon puis le Hölzli et le rejette en désordre sur Sarmenstorf. A ce moment, le deuxième régiment de réserve se joint à la contre-attaque, traverse la terrasse en menaçant l'aile gauche du 30^e régiment demeurée en l'air par la retraite du 32^e, et oblige ce 30^e régiment à suivre l'autre dans son mouvement de recul. En vain, le colonel Fahrländer veut rétablir le combat et se décide à lancer son dernier régiment sur Sandbühl pour attaquer par la gauche, il est trop tard. La journée est perdue pour lui définitivement.

Ce troisième exercice de division a offert plus d'intérêt que les deux précédents, parce qu'il a donné le spectacle d'une action d'ensemble et qu'il a permis de juger de l'influence directe des commandants supérieurs sur les mouvements de leur troupe.

De la part de l'attaque, on a eu l'impression d'une croyance préconçue à l'impossibilité de la tâche à accomplir. Cette croyance, — qui, dans l'ordre ordinaire des choses, ne peut que rendre plus assurée la défaite, — s'est traduite par les longues hésitations sur le choix du point d'attaque. On n'a pas eu l'occasion de constater la fin de celles-ci avant l'interruption de la manœuvre. Elles se sont manifestées par le déploie-

ment successif, sur les deux ailes et le front de la position, des trois quarts de l'effectif disponible, et l'obligation de s'en tenir partout à un simple combat démonstratif, la concentration des forces n'étant nulle part suffisante pour permettre mieux. En ce qui concerne la défense, il a paru que l'attitude hésitante et passive de l'assaillant, et le mince cordon de combattants qu'il avait allongé sur le très long front de la position, auraient dû engager le commandement supérieur à reprendre plus tôt l'offensive. De sa part aussi, il y a eu indécision momentanée et manque de confiance dans les moyens dont il disposait.

Cette circonstance se manifeste trop souvent dans toutes nos manœuvres de grandes et de petites unités pour qu'on ne la relève pas chaque fois qu'elle se répète. Notre règlement a pris soin d'en souligner l'importance; il le fait en termes d'une extrême sévérité, qui doivent nous engager, officiers supérieurs et subalternes, à nous armer de toute notre énergie et de toute notre persévérance pour nous défaire d'un travers de caractère dont la plupart d'entre nous ont eu, une fois ou l'autre, l'ennui d'expérimenter les inconvénients.

« L'indécision est une faute grave, dit le règlement sur le combat; là où il fallait agir, l'inaction est coupable. Il vaut mieux commettre une erreur en prenant une décision, que de tomber dans l'une ou l'autre de ces fautes. »

Le colonel-divisionnaire Schweizer dessina sa contre-attaque sur le flanc gauche du 32^e régiment en rejetant celui-ci sur sa ligne de retraite. Nous ne pouvons nous empêcher de retrouver ici un de ces clichés tactiques dont nous avons parlé déjà à propos de la rencontre de Buttwyli. Sans doute, ainsi comprise, la contre-attaque a eu un plein succès; elle a obligé l'assaillant à lâcher prise immédiatement. Mais elle mettait sur sa route un point d'appui sérieux, le village de Sarmensdorf, qui, occupé conjointement par le 32^e et le 30^e régiment, aurait permis d'arrêter la poursuite pendant un certain temps et rendu nuls les efforts du poursuivant pour transformer la retraite en une déroute.

Etant données les circonstances, considérant l'isolement du 32^e régiment dont l'aile droite n'était pas reliée au régiment voisin et qui ne pouvait espérer de celui-ci aucun secours, considérant l'usure d'une troupe depuis plusieurs heures en offensive sur un terrain découvert, considérant enfin le senti-

ment d'insécurité que devait donner à cette troupe la connaissance de son isolement et la présence d'un lac sur ses derrières immédiats, la contre-attaque directe et débordant seulement l'aile extérieure aurait eu la même réussite que la contre-attaque par le flanc, et facilité en outre la poursuite en mettant définitivement hors de combat, sans espoir de ralliement, une fraction importante des effectifs de l'adversaire.

La manœuvre du 12 septembre soulève une autre question.

Nous avons signalé ce bataillon d'avant-garde qui sort de la main de son chef et se lance un contre douze à l'assaut d'une position fortifiée. Ce courage intrépide, fréquemment observé dans les manœuvres de paix, gagnerait à être tempéré par quelque souci de la vraisemblance. Il importe beaucoup qu'un commandant d'avant-garde ne méconnaisse pas sa mission, ne compromette pas, par une action irréfléchie, le plan que tout à l'heure arrêtera le commandement en chef. Cela est non moins vrai pour un commandant d'extrême avant-garde, qui a deux chefs à ne pas compromettre.

Dans un combat de rencontre, l'offensive vigoureuse d'une avant-garde est le plus souvent à recommander. C'est la meilleure manière pour elle de tâter son adversaire et de découvrir sa force; c'est la seule dont elle dispose de gagner du champ et de procurer au commandant du gros l'espace nécessaire pour manœuvrer. Encore cette offensive devra-t-elle se modérer lorsqu'il deviendra clair que l'ennemi est en réelle supériorité. Dans un tel cas, l'avant-garde doit éviter de se mettre en l'air et de risquer son écrasement qui nuirait au gros aussi bien qu'à elle-même. Elle devra se contenter de pousser son offensive aussi loin qu'il lui sera possible sans se mettre dans la situation de ne pouvoir être appuyée à temps si nécessité est. Une fois là, elle s'accrochera au sol énergiquement et attendra ou des ordres ultérieurs ou d'être fixée par la tournure générale du combat sur les mouvements nouveaux à entreprendre.

Le commandant de l'extrême avant-garde s'inspirera des mêmes principes.

Quand il s'agit de l'attaque d'une position préparée, dans les conditions où se trouvait le 12 septembre le colonel-divisionnaire Fahrländer, les choses se présentent différemment. Au moment où elle a pris le contact, l'avant-garde savait que son rôle n'était pas de déblayer le terrain; elle savait qu'elle

se trouvait en présence de toutes les forces ennemies et que, par conséquent, elle ne devait, dès le début, agir qu'en absolue cohésion avec les intentions de son chef. Or, ces intentions, elle ne les connaissait pas encore. Sera-t-elle chargée de l'attaque démonstrative? Contribuera-t-elle à l'attaque principale? Elle ne le savait pas; personne n'en savait rien. Le colonel Fahrländer lui-même n'en savait rien et attendait, pour prendre une résolution, des rapports plus circonstanciés sur l'occupation de la position qu'il se proposait d'enlever.

Dans ces conditions, l'avant-garde n'avait qu'une chose à faire. Se rapprocher assez des lignes ennemies pour ouvrir le feu et engager un combat trainant en attendant d'être renseignée sur la tâche à elle réservée.

Mais pour adopter cette attitude, le commandant de l'avant-garde ne doit pas avoir son bataillon de tête qui parte d'une manière inconsidérée à l'attaque, sinon, il y a cent à parier contre un qu'il sera contraint de lancer ses autres bataillons pour dégager celui-là, et qu'il se trouvera bientôt aux prises avec l'ennemi de beaucoup plus près que ne l'aurait voulu le commandement supérieur.

Au surplus, n'y eut-il pas ces considérations de tactique à faire valoir, le bon sens devrait suffire à empêcher des mouvements du genre de celui que nous avons signalé.

Dans ses instructions générales en vue des manœuvres, le colonel commandant du IV^e corps d'armée, s'adressant à la cavalerie, a insisté pour qu'elle évitât les situations ridicules, par quoi il entend celles provenant d'une méconnaissance par trop complète de la valeur du feu ennemi. Les patrouilles d'officiers de cavalerie, par le sans-gêne avec lequel elles fonctionnent, justifient souvent cette observation; nous avons eu, à diverses reprises, l'occasion de le constater. Mais certains commandants de troupes d'infanterie agiraient sagement en s'inspirant, eux aussi, des mêmes recommandations.

Journée du 13 septembre.

Le 12 septembre, dans le courant de la journée, une troisième division se concentra entre la Reuss et la Limmat, aux environs de Dietikon. Composée des XI^e et XIII^e brigade d'infanterie, avec les bataillons de carabiniers 6 et 7, de la bri-

gade de cavalerie III et du 11^e régiment d'artillerie, cette division combinée, dite « division de manœuvre », avait été placée sous le commandement du colonel-divisionnaire Meister, commandant de la VI^e division.

Elle était destinée à guerroyer, les 13 et 14 septembre, contre le IV^e corps d'armée. Le colonel Bleuler, commandant du III^e corps d'armée avait été investi de la direction supérieure des manœuvres.

Le thème général à la base des exercices avait été arrêté comme suit :

« Une armée du Nord a marché sur Baden et Brugg. Ses avant gardes ont franchi l'Aar et la Reuss et atteint le front Habsbourg-Mellingen. Une *division du Nord*, division combinée du III^e corps d'armée, protège le flanc gauche de l'armée du Nord; elle a passé la Limmat vers Dietikon.

» Une armée du Sud se rassemble vers Villmergen-Seon; son avant-garde occupe le front Hagglingen-Holderbank. Un corps de flanqueurs de droite, *corps du Sud* (IV^e corps d'armée), arrivant de Sursee a atteint la vallée supérieure de la Bunz.

Le 12 septembre, à 2 heures après midi, les ordres suivants furent communiqués aux deux détachements :

Ordre au commandant de la division du Nord.

1. Demain, l'armée du Nord attaquera les forces ennemies dans la direction du Kestenberg et de Hagglingen.

2. La division du Nord protégera le flanc gauche de l'armée contre un corps ennemi dont la marche de Sursee à la Reuss est signalée.

3. Ce soir encore vous occuperez les hauteurs de Welschenloh-Lieli et pousserez vos avant-postes jusqu'à la Reuss. Ceux-ci se relieront à ceux de l'armée principale vers Eggenwyl.

Vous repousserez énergiquement toute tentative de l'ennemi de franchir la Reuss.

Le commandant de l'armée du Nord,

BLEULER.

Ordre au commandant du corps Sud.

1. L'armée du Nord attaquera demain matin les forces principales de l'ennemi sur le front Mellingen-Habsburg.

La division ennemie, qui a passé la Limmat à Dietikon, est signalée marchant sur la Reuss.

2. Le corps du Sud se portera aujourd'hui encore sur la ligne Muri-Wal-

tenschwyl; ses avant-postes s'assureront des passages sur la Reuss dès Bremgarten en amont.

Vos avant-postes établiront à Fischbach leur liaison avec la droite des miens.

3. Demain matin, vous franchirez la Reuss et vous vous emparerez du plateau qui sépare cette rivière de la Limmat, pour de là agir sur le flanc gauche et sur les communications de l'armée ennemie.

Le commandant de l'armée du Sud,

BLEULER.

Ainsi déterminé, l'exercice ne pouvait manquer de présenter pour les deux détachements un réel intérêt. Le IV^e corps, en possession de tous les passages de la rivière, et chargé de la franchir sous les yeux de l'ennemi, devait manœuvrer de manière à tromper si possible ce dernier sur ses intentions véritables et à le mettre en état d'infériorité marquée sur le point principal du passage. La division Nord, de son côté, ayant pour mission de refouler *énergiquement* toutes les tentatives de l'adversaire de franchir la Reuss devait compenser son infériorité numérique en tirant parti des avantages de la position et en manœuvrant activement.

De telles conditions se présenteront souvent pour nous. Nous sommes pour ainsi dire voués à l'infériorité numérique, et nous devons savoir y remédier par notre connaissance du pays et par nos qualités manœuvrières. Le coup d'œil exercé du chef et son esprit d'entreprise sont des qualités non moins précieuses en pareilles circonstances.

Malheureusement, la division du Nord ne le comprit pas ainsi. Elle prêterita le terme *énergiquement* de l'ordre du commandant en chef.

Non seulement, elle fit preuve d'une absence complète d'initiative et d'esprit d'offensive, mais encore elle n'opposa qu'une défense des plus molles. Dès le début de l'engagement, elle commença la retraite et ne l'interrompit plus. Il semblerait que son chef ait eu l'idée préconçue d'une défaite inévitable et qu'il ait hâté celle-ci pour en abrégier l'amertume.

Cependant les occasions ne lui auraient pas manqué de mettre de son côté la victoire; il ne sut pas en profiter.

Pour franchir la Reuss, le commandant du IV^e corps d'armée avait à sa disposition trois ponts. A son aile gauche, le pont de Bremgarten; à son aile droite, soit en amont, ceux d'Ottenbach et d'Obfelden. Ces deux derniers ponts sont distants de deux kilomètres environ l'un de l'autre.

Il résolut de faire abstraction complète du pont de Bremgarten et de passer la Reuss en amont sur deux colonnes. Il négligea cependant le pont d'Obfelden et donna l'ordre à l'équipage de ponts de lancer un pont de bateaux à un kilomètre en aval d'Ottenbach. Ce dernier devait servir au passage de la IV^e division, moins un régiment, réserve générale à la disposition du commandant de corps. Le pont d'Ottenbach était attribué à la VIII^e division et à la réserve générale. Le mouvement devait commencer à 5 heures du matin.

Seule, la VIII^e division le commença à cette heure-là et venait de terminer le passage lorsque le pont de bateaux étant achevé, la IV^e division put se mettre en marche¹.

A ce moment, la tête de la VIII^e division se heurta près d'Arni à la brigade de cavalerie du Nord, qui, ayant mis pied à terre, et bien postée, soutint contre l'avant-garde ennemie un long combat de défense. Finalement, ne recevant, malgré ses demandes réitérées, aucun renfort, elle dut céder au nombre et battre en retraite, laissant libre le chemin du plateau de Lieli.

Que faisait pendant ce temps le reste de la division du Nord?

Dans l'incertitude du point d'attaque, et pouvant être abordé par Bremgarten aussi bien que par Ottenbach, le colonel divisionnaire Meister avait partagé sa division. Une brigade, la XIII^e, était en formation d'attente à Berikon, front contre Bremgarten, l'autre, la XI^e, avec les deux bataillons de carabiniers, à Lieli, front contre Ottenbach. Entre elles, un intervalle de deux kilomètres environ, mais d'un parcours aisé, sur une bonne route en terrain plat.

¹ Voici ce qui s'était passé :

L'équipage de pont arriva au point qui lui avait été indiqué à minuit. Il se mit aussitôt en devoir de préparer le lancement du pont. Comme il allait y procéder, les travaux préparatoires étant achevés, de l'infanterie des avant-postes ennemis descendit sur la rive opposée et ouvrit le feu contre les travailleurs.

Un juge de camp présent fit observer au commandant des pontonniers qu'il avait négligé de se protéger sur l'autre rive. Il fit interrompre la construction jusqu'à ce qu'il eut été paré à cet oubli. Le commandant fit traverser la rivière en bateaux à un détachement qui chassa les petits groupes de l'adversaire. Cela dura une heure et demie environ.

Le pont fut lancé, mais il y avait sur l'autre rive des marais au milieu desquels il fallait encore ménager un passage. A ce moment le jour commençait à poindre. La VIII^e division défilait sur le pont d'Ottenbach.

Des détachements des avant-postes ennemis se présentèrent en plus grand nombre. Des troupes de la VIII^e division, déjà sur l'autre rive, durent intervenir et repoussèrent ces détachements.

A 7 heures seulement la IV^e division put commencer son passage.

La division resta ainsi stationnaire, occupant sa double position d'attente pendant longtemps. Elle ne bougea pas lorsque parvinrent les rapports de la cavalerie annonçant un engagement contre la VIII^e division et demandant du renfort. Cependant, lorsqu'au sud d'Oberwyl, et grimpant la pente assez abrupte du plateau, parut la tête de la IV^e division, les deux bataillons de carabiniers engagèrent le feu, soutenus un instant par une batterie. Un régiment se déploya en même temps sur le plateau de Lieli, front contre Arni.

Il ne tint pas longtemps. Les carabiniers, mal soutenus, comme la cavalerie, et obligés d'abandonner Oberwyl, forcèrent le reste de la ligne à la retraite. Toute la XIII^e brigade se retira sur Berikon et le Haasenberg, déjà précédée par la XI^e. En débouchant des bois d'Arni, la VIII^e division ne rencontra aucune résistance et opéra, sur le champ de bataille, entre Lieli et Berikon, sa jonction avec la IV^e. Devant elles fuyaient les bataillons de la division du Nord, sous un feu violent qui, dans la réalité, eut fait de cette retraite un irréparable désastre.

Le colonel Bleuler fit cesser la manœuvre.

* * *

Donc, dès la première heure, recul de la division du nord sur toute la ligne.

Cette marche rétrograde ininterrompue est déconcertante. On n'en découvre pas les motifs. Ce ne peut être le déboulement de la division au commencement de la journée. Les deux brigades, bien que disjointes et ayant des fronts divergents, étaient assez rapprochées l'une de l'autre pour se prêter facilement un réciproque appui.

D'ailleurs, dès sept heures du matin, il ne pouvait plus subsister aucun doute sur le point général d'attaque. A ce moment, le commandant de la division du nord savait ou devait savoir que tout le corps ennemi marchait contre lui depuis Ottenbach. Si donc il n'a pas envoyé vers Lieli sa brigade de Berikon, c'est qu'il ne l'a pas voulu.

Cette volonté de ne pas agir offensivement, de ne même pas résister sur place, ressort encore de l'insuffisant déploiement des troupes. Sur treize bataillons dont pouvait disposer sur le plateau de Lieli le colonel-divisionnaire Meister — le quator-

zième avait pour mission d'observer le pont de Bremgarten, — trois seulement entrèrent au feu.

Par deux fois, la division du nord tint la victoire dans ses mains et la laissa échapper.

La première fois, ce fut au moment où la brigade de cavalerie tenait en échec l'avant-garde de la VIII^e division. Celle-ci, depuis Ottenbach, gravissait en une longue colonne la pente — différence de niveau : 200 m. — qui monte à Arni. La IV^e division, tout entière sur la rive gauche de la Reuss, ne pouvait être, en cet instant, d'aucun secours. Une énergique contre-attaque de la division Meister débouchant toute déployée des bois qui séparent Lieli d'Arni, et couronnant la hauteur, aurait balayé l'escarpement et jeté le colonel Kunzli dans la rivière. Les troupes du IV^e corps n'auraient pas trouvé un point où s'agripper pour la résistance. C'eût été une immense culbute dans la Reuss.

La seconde occasion, d'un effet moins rapide, mais à peu près sûr encore, fut fournie par l'entrée en ligne de la IV^e division sous Oberwyl. Pendant un temps assez long, celle-ci fut livrée à elle-même, sans espoir d'être assez rapidement soutenue par la colonne de droite encore engagée dans les bois d'Arni. Une contre-attaque même par une seule brigade l'eût facilement jetée dans le ravin, elle aussi, d'autant plus facilement qu'elle était sans artillerie pour riposter aux pièces que pouvait mettre en ligne la défense. (Toute l'artillerie du corps d'armée marchait avec la VIII^e division.)

L'inertie du détachement du nord est particulièrement regrettable, parce qu'elle n'a pas permis que fût mise en lumière une erreur instructive des dispositions du IV^e corps.

Nous n'entendons pas parler de la non-utilisation du pont de Bremgarten. On peut différer d'opinion sur l'opportunité d'une démonstration en ce point afin de faciliter le passage à Ottenbach du détachement principal. Il y a autant d'arguments contre cette démonstration qu'en sa faveur.

En revanche, il est permis de se demander si même le passage simultané des deux colonnes, étant données surtout les difficultés de l'ascension du plateau sur la rive droite, aurait présenté le maximum de sécurité possible. Nous croyons qu'il faut appliquer, dans un passage de rivière à proximité de l'ennemi, le principe que nous avons défendu, à l'occasion du premier exercice de division, pour la tra-

versée d'un terrain boisé. Il faut multiplier les colonnes, afin de présenter d'emblée à l'adversaire un front suffisamment étendu et pour se mettre au bénéfice d'un déploiement rapide assurant la supériorité du feu. Il doit en être ainsi partout où le terrain à franchir présente les caractères du défilé. Forêt ou pont de rivière, les deux sont identiques, sous des dehors différents. Dans l'un et dans l'autre cas on se heurte à la difficulté du déploiement. La multiplicité des colonnes est le seul mode d'y parer. Le 18 septembre, cette difficulté eût pu être levée aisément, puisque le IV^e corps disposait déjà de deux ponts permanents distants l'un de l'autre de moins de deux kilomètres. Il suffisait d'y ajouter un ou mieux encore deux ponts de bateaux.

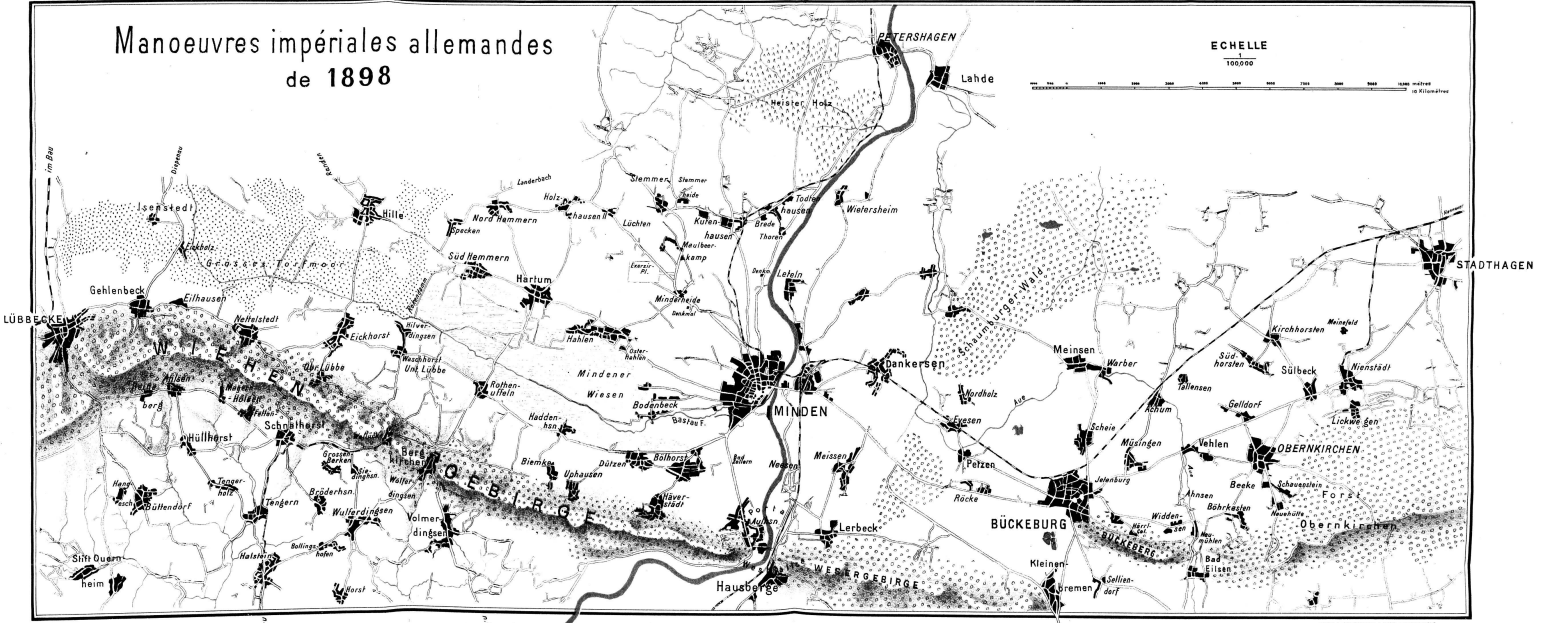
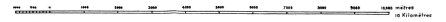
(A suivre.)



Manoeuvres impériales allemandes de 1898

ECHELLE

1:50000



LITH. L. WAGNER & FILS, LAUBACH